Document generated on 07/17/2025 5:42 p.m.

Recherches amérindiennes au Québec

Christian Gates St-Pierre, *Potières du Buisson. La céramique de tradition Melocheville sur le site Hector-Trudel*, Collection Mercure, Musée canadien des civilisations, Gatineau, 2006, 319 pages

Roland Tremblay

Volume 36, Number 2-3, 2006

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1081873ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1081873ar

See table of contents

Publisher(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (print)
1923-5151 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Tremblay, R. (2006). Review of [Christian Gates St-Pierre, *Potières du Buisson. La céramique de tradition Melocheville sur le site Hector-Trudel*, Collection Mercure, Musée canadien des civilisations, Gatineau, 2006, 319 pages]. *Recherches amérindiennes au Québec*, *36*(2-3), 149–152. https://doi.org/10.7202/1081873ar

Tous droits réservés © Recherches amérindiennes au Québec, 2006

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

qui persistent dans la culture mexicaine concernant les femmes et la pêche. Toutefois, elles ont persisté, et peu à peu les jugements dont elles étaient l'objet se sont dissipés, bien que des dissensions à ce sujet émergent encore périodiquement. En effet, leurs conjoints ont reconnu la véritable passion de ces femmes pour la pêche, et, comme elles le disent, le revenu additionnel qu'elles apportent dans leurs maisonnées les a aussi convaincus de les laisser aller. Ainsi, tous les soirs pendant la saison du poulpe (juillet à décembre), de 23 h à 4 h du matin, Doña Moré parcourt les estuaires et les lagunes de la côte pour pêcher, à l'aide de deux compagnes, le *maxquil*, ce crabe qui se cache sous les roches. Munies de lampes-torches artisanales et de petits filets, *palanqueando*, elles n'hésitent pas à se mouiller dans les eaux fraîches et boueuses pour attraper ce crustacé. Elles revendent ensuite leurs captures aux pêcheurs de poulpe du village, regroupés à l'intérieur d'une association et d'une coopérative, et qui partent au large au lever du jour jusqu'à ce que le soleil se couche.

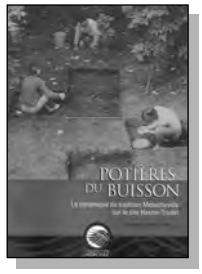
Ce type de pêche n'est toutefois pas reconnu par le gouvernement. Afin de faire valoir leurs droits, la vingtaine de femmes qui ont suivi les traces de Doña Moré se sont organisées en coopérative de pêche, *Mujeres trabajadoras del mar*, avec Moré à leur tête comme présidente. Bien qu'elles soient maintenant formellement organisées, elles doivent continuer de lutter pour pratiquer la pêche, et elles aspirent maintenant à obtenir les permis afin de pouvoir capturer d'autres espèces plus lucratives, principalement la langouste et le poulpe. Néanmoins, avec les revenus que lui procure la pêche au *maxquil*, Doña Moré a réussi à s'acheter sa propre embarcation de fibre de verre ainsi qu'un petit moteur hors bord, une dépense considérable et qui représente à San Felipe une acquisition prestigieuse, et ce tant pour une femme que pour un homme.

Toutefois, le secteur de la pêche au Yucatan est en crise, et les captures diminuent sans cesse. Doña Moré et ses compagnes en sont bien conscientes et veulent diversifier leurs activités économiques. Elles s'intéressent maintenant à d'autres types d'exploitation des ressources naturelles qui leur permettront de maintenir leurs revenus, et ainsi de mieux assurer la survie de leurs familles. Ainsi, elles ont obtenu un financement du Programme des Nations unies pour le développement (PNUD) afin de mettre en place un projet de plantation de mangroves sur les côtes près du village. De plus elles ont aussi développé un projet de culture en mer du *maxquil*, qui est toutefois demeuré au state embryonnaire. Elles activent aussi leurs contacts afin de développer une petite entreprise de développement écotouristique. Dans ce projet qui leur tient particulièrement à cœur, elles planifient des excursions en bateaux pour les touristes, afin de leur montrer les beautés de la côte, de leur faire visiter des plages reculées ainsi que le *cenote* Kamun'a (les *cenotes* sont des puits d'eau douce typiques du Yucatan, qui relient le réseau aqueux souterrain et qui ont joué un rôle important dans le peuplement de la péninsule ainsi que pour la survie des Mayas). Dans cette optique, les *Mujeres trabajadoras del mar* ont construit un petit pont accessible depuis la mer et menant à ce *cenote*.

Par ces initiatives, Doña Moré veut aussi promouvoir la culture maya, avec laquelle elle souhaite maintenant resserrer ses liens. En effet, ses arrière-grands-parents étaient mayas et ils ont dû fuir et trouver refuge sur la côte pendant la guerre des castes (1847-1901). Ainsi, bien qu'elle ne parle pas la langue mais qu'elle la comprenne, elle valorise les histoires que sa famille lui raconte sur les luttes qu'elle a dû affronter afin de survivre. De plus, la spiritualité maya, où se mêlent le catholicisme et divers esprits et êtres supranaturels, comme les *aluxes* qui peuplent les zones de mangroves, fascine Doña Moré et elle souhaite en faire part aux visiteurs. Ainsi, elle affirme qu'elle se sent tout à la fois, et tour à tour, mexicaine, yucatèque et maya, et que c'est ce mélange de culture qui pourra aider son village à survivre. Cette reconfiguration de l'identité des femmes mayas se combine avec leur savoir environnemental particulier, le rapport qu'elles entretiennent avec l'espace et leur esprit d'initiative.

L'exemple de Doña Moré nous montre comment la culture maya, telle que médiatisée par les femmes de la région côtière, est actuelle et façonnée par divers courants, où les questions liées à l'autochtonie sont tour à tour promues ou délaissées en fonction des intérêts privilégiés. On retrouve, entre autres, ce rapport changeant fortement ancré dans l'utilisation de l'environnement. Ces femmes y luttent contre la marginalisation dont elles sont l'objet, liée tant à leur situation politico-économique qu'à leur identité ethnique. Il importe d'ailleurs de souligner cette pluralité d'enjeux, très présente dans les régions côtières, plutôt que de n'insister que sur une seule de ces dimensions. De plus, le cas de Doña Moré et de ses consœurs de San Felipe démontre comment la place des femmes mayas au Yucatan n'est pas figée, mais au contraire en constante transformation, nous amenant à porter un regard nouveau sur leur réalité.

Comptes rendus



Potières du Buisson. La céramique de tradition Melocheville sur le site Hector-Trudel

Christian Gates St-Pierre. Collection Mercure, Musée canadien des civilisations, Gatineau, 2006, 319 pages.

Il y a quelques années, Charles Martijn (1998) soulignait que la recherche en archéologie préhistorique au Québec traversait sa crise de la quarantaine, mais que, malgré son lot de difficultés dans le contexte socio-économique actuel, les préhistoriens démontraient des talents de survie qui assuraient la continuité au sein de la discipline. Cette situation ne s'est guère améliorée en 2006, et les talents dont il faut faire preuve se manifestent de différentes façons. Le talent qui tient le haut du pavé depuis quelque temps est sans contredit celui de la diffusion vers le grand public, un aspect jadis délaissé mais qui, grâce à ceux qui orientent leurs efforts en ce sens, porte fièrement ses fruits depuis. Malheureusement, il arrive que l'énergie consacrée à cette œuvre, aussi honorable soit-elle, ait tendance à drainer une partie considérable du peu de ressources qui sont disponibles, au point où la discipline archéologique qui nourrit cet effort en prend

pour son rhume. On assiste aussi parfois à un dangereux glissement, quand l'image devient plus importante que la substance ou encore quand le discours devient accessible par une vulgarisation qui véhicule mal, voire qui déforme la réalité subtile des faits scientifiques. Or, à travers cette mouvance quelquefois maladroite, on retrouve des points d'ancrage solides qui nous rappellent, heureusement, que d'autres talents, certes moins glamoureux et non orientés vers le public, font aussi partie intégrante de cette survivance. L'ouvrage de Christian Gates St-Pierre est l'un de ces points d'ancrage : intellectuellement stimulant et bâti sur le roc.

Ce livre est issu d'une thèse de doctorat soutenue au département d'anthropologie de l'Université de Montréal en 2003. L'auteur s'est attelé à la colossale tâche de caractériser, à travers le temps et l'espace, la variabilité stylistique de la plus grande collection existante de poterie du Sylvicole moyen tardif (de l'an 500 à l'an 1000 ap. J.-C.) dans le nord-est du continent : celle du site Hector-Trudel, de Pointe-du-Buisson, à Melocheville, au sud-ouest de Montréal. Un travail devenu presque nécessaire sur deux plans : d'abord en raison de l'importance comparative de ce corpus de données datant d'une époque encore mal connue, mais également en raison de l'intrigante conclusion de la thèse de Cossette (1995, 2000) qui fait état d'une stase économique d'une durée de cinq cents ans dans les stratégies de subsistance des gens ayant occupé le même site. À partir de ces éléments, Gates St-Pierre présente dans le premier chapitre les deux hypothèses qui guident son étude. Sur le plan diachronique, il existe, conjointement à la stase économique, une phase stylistique de la production céramique. Sur le plan synchronique, le style céramique représente une tradition distincte des productions dans les régions périphériques. Il va sans dire que le concept de style occupe quelques pages de précisions sur la position de l'auteur en regard de la documentation abondante qui existe sur le sujet. Dans le débat classique qui oppose l'école de l'interaction sociale à celle de l'échange d'information, l'auteur prétend se ranger dans l'intermédiaire. Mais, comme il le dit lui-même du modèle d'échange d'informations, il retient « surtout le rôle actif joué par le style dans les interactions sociales en tant que moyen de communication non-verbale ». Visiblement, et cela se confirme plus loin, la notion de style qui est retenue est non seulement très normative, elle est en fait fort inclusive et se rapproche du style « isochrestique » de Sackett (1982). Cela n'a rien d'étonnant compte tenu de la nature même des vestiges céramiques du Sylvicole moyen tardif, des objets communs dont l'usage est au centre même de l'interaction sociale quotidienne. Le choix théorique s'impose. Nul besoin, il me semble, de considérer comme inexacte la prémisse du modèle d'échange d'information qui est certes plus difficile à reconnaître archéologiquement mais qui reste certainement fort pertinente dans d'autres cas, Tout dépend en fait du médium qui véhicule le style (p. 14 à 17).

Dans la méthodologie, l'auteur nous explique les choix nécessaires qu'il a dû effectuer pour échantillonner la collection. De petites interrogations émergent parfois, sans avoir de véritables conséquences, en raison de la taille du corpus retenu. Par principe, permettez-moi néanmoins un petit aparté sur la possibilité d'un raisonnement circulaire qui s'adresse non pas à l'auteur en particulier mais bien à beaucoup d'entre nous qui analysons la céramique – moi inclus – lorsque les vases des périodes précédentes et subséquentes sont écartés d'un échantillon sur la base de certains attributs considérés comme diagnostiques et exclusifs. Or, il s'avère qu'une bonne partie des caractéristiques diagnostiques des traditions céramiques que nous utilisons au Québec nous viennent souvent justement d'analyses précédentes sur des collections où la chronologie n'était pas mieux contrôlée, en l'occurrence, d'autres sites à composantes multiples, le plus souvent Pointe-du-Buisson même ! On opposera, avec raison, qu'il existe des collections fiables, datées et à composante unique qui nous réconfortent dans nos décisions, et qu'avec le temps, le cumul des connaissances nous assure des tendances générales. Mais nous travaillons néanmoins dans un univers statistique, et des sélections unilatérales sur certains attributs avant les analyses laisseront toujours un voile sur des significations insoupçonnées. Je ne doute aucunement que ces traits insignifiants sont probablement, dans la plupart des cas, réellement insignifiants, mais ce qui me semble malsain, c'est qu'ils soient considérés comme tels *a priori*. Cela dit, mon inquiétude n'enlève rien à la pertinence de l'échantillonnage effectué par l'auteur. Je ne crois pas qu'il y ait de solutions faciles à ce problème, et les collections provenant de sites à composantes mélangées offriront toujours aux analystes des défis méthodologiques. Sur ce point, on ne peut que féliciter Gates St-Pierre de son souci de représentativité, au moment où les nuances si chères aux sciences humaines doivent être tranchées par le couteau de la quantification.

Après l'inévitable mise en contexte environnementale, le second chapitre introduit le site Hector Trudel, anciennement la Station 1. Le lecteur non familier avec Pointe-du-Buisson trouvera ici une introduction pouvant guider sa curiosité sur ce complexe de sites qui demeure, qu'on le veuille ou non, une incontournable référence en archéologie préhistorique, particulièrement pour le Sylvicole moyen, non seulement au Québec mais dans l'ensemble du Nord-Est. L'auteur en profite pour souligner certains aspects du contexte qui sont fondamentaux pour la compréhension du site, et qui trouvent écho bien souvent ailleurs. On suit avec intérêt la réflexion élaborée de l'auteur sur la définition des dépotoirs, sur lesquels il apporte un regard neuf. Il n'a toutefois pas tenté de comprendre pourquoi les zones humides, pourtant situées au cœur du site (p. 61), n'ont pas été choisies comme dépotoirs au lieu des zones propices à l'établissement, un élément qui pourrait alimenter les doutes de Norman Clermont sur la réalité des dépotoirs. Dans le même sens, il y a une apparente contradiction quand il explique que la petitesse des tessons des dépotoirs résultent du piétinement (p. 63) mais que ce piétinement n'est pas caractéristique des dépotoirs (p. 65 et 72). Hormis ces détails, la démonstration reste fort convaincante et révèle un souci d'esprit critique indéniable.

Quant à la détermination du nombre d'occupations et de leur densité, l'auteur met un sérieux bémol sur l'utilisation des quelques datations radiométriques pour différencier chronologiquement les dépotoirs. Or, c'est précisément sur la distinction chronologique des dépotoirs que repose la thèse d'Évelyne Cossette d'une stase économique durant l'ensemble du Sylvicole moyen tardif. L'auteur nous rappelle, avec raison, que la valeur centrale des datations n'est pas

plus valable que toutes les autres au sein de l'écart type. Il met en relief le chevauchement déjà observable sur les onze dates calibrées réparties sur six dépotoirs avec un intervalle de confiance de 68 % (p. 76). Diplomate, il n'insiste pas, ne jugeant pas nécessaire de poursuivre l'exercice avec un intervalle de confiance de 95 % (2 sigmas), où la difficulté d'ordonner chronologiquement des dépotoirs de Hector Trudel serait encore plus apparente. Cette approche prudente efface toute prétention à une résolution précise des périodes d'occupation, et l'auteur termine le chapitre en optant pour un scénario des retours récurrents et intensifs, année après année, sur toute la fourchette de temps du Sylvicole moyen.

Le chapitre 3 est celui des données brutes de l'analyse de la collection, et l'auteur a choisi de les présenter selon l'ordre d'apparition dans la chaîne opératoire. On y retrouve au départ les résultats d'une nouvelle série de douze échantillons soumis à l'analyse par activation neutronique. Tout comme pour les vases du Sylvicole inférieur et ceux du Sylvicole supérieur de Pointe-du-Buisson qui avaient déjà fait l'objet de telles analyses, l'argile utilisée pour fabriquer la poterie du site Hector-Trudel ne semble pas avoir été puisée localement, bien qu'elle y soit disponible et de bonne qualité. Bien qu'intrigante, cette constatation pouvait toujours s'expliquer plus facilement pour la poterie plus ancienne (plus grande mobilité des groupes durant la saison chaude), tout comme pour la poterie plus récente (production dans les villages et non les camps de pêche), mais qu'elle se confirme maintenant pour la période du Sylvicole moyen tardif, quand la pointe du Buisson était un lieu de résidence intense durant toute la saison chaude, c'est étonnant. Il vaudrait sans doute la peine que l'on se penche à nouveau sur ce cas.

On apprend enfin les principales caractéristiques stylistiques de la poterie du site Hector-Trudel. Parmi les nombreux éléments qui nous sont révélés, on se souviendra de cette double prédominance des empreintes dentelées quadrangulaires et cordées, équivalentes en proportions et mutuellement exclusives, une dichotomie fort intéressante sur laquelle l'auteur évoque brièvement la possibilité qu'elle puisse représenter des sous-groupes sociaux (p. 129). Sur une note plus descriptive, on ne trouve nulle part une description de la limite qui permet de trancher entre les petits vases et les vases domestiques ordinaires. Peut-être qu'un creux significatif sépare les deux modes de la courbe de dimension des vases du corpus, mais rien n'est dit à ce sujet. Quoi qu'il en soit, il aurait été intéressant de renseigner le lecteur sur les bases de cette distinction.

Les deux derniers chapitres se consacrent à la vérification des deux hypothèses de l'étude. Au chapitre 4, on s'attarde à la possibilité d'une stase stylistique. L'exercice consiste à voir s'il y a évolution du style au cours des cinq siècles du Sylvicole moyen tardif. Mais comment le faire dans un site non stratifié, à matrice homogène ? Pour y arriver, l'auteur fait des sériations sur les trois découpages chronologiques qu'il est possible de faire sur le site. D'abord l'enfouissement des vestiges, une option déjà éprouvée sur les autres sites de Pointe-du-Buisson. Ensuite, il reprend l'ordre chronologique des dépotoirs utilisé par Cossette et basé sur quelques datations radiométriques. Même s'il a déjà lui-même sérieusement remis en question ce découpage à la fin du chapitre 2, on constate que l'auteur fait face à un manque criant de contrôle chronologique. Il décide ici de tenter sa chance sur cette autre manière de sérier les données dans laquelle il trouve néanmoins quelques éléments valables. Après la mise en garde de la fin du chapitre 2, le lecteur ne peut que rester sceptique... Enfin, l'auteur fait un découpage du site en deux grands secteurs qui semblent se succéder dans l'espace. Dans les trois ensembles de sériations, les résultats ne montrent à peu près pas de tendances et Gates St-Pierre conclut à une stase stylistique sur la production céramique. Son attitude reste tout de même prudente et il évite la tentation d'articuler facilement ce résultat avec la stase économique identifiée par Cossette. Il ouvre plutôt la réflexion sur les causes du « non-changement » culturel, soulignant avec justesse que cet état est tout aussi important à étudier que son contraire.

Le chapitre 5 examine l'hypothèse de la régionalisation stylistique. Pour ce faire, l'auteur compare les données du site Hector-Trudel à celles de nombreux autres sites regroupés en régions distinctes : la plaine de Montréal, l'est du Québec, le sud-est du Québec et le nord de la Nouvelle-Angleterre, la vallée de l'Hudson, le centre de l'État de New York, et enfin le sud de l'Ontario. À la suite de cet effort, on se rend bien compte que, durant le Sylvicole moyen tardif, un style céramique bien distinct existe dans la région de la plaine montréalaise, entre la région de Cornwall et celle de Boucherville. Il s'agit de la tradition Melocheville, un taxon qu'avaient déjà chuchoté Clermont et Chapdelaine (1986) mais que Gates St-Pierre clame maintenant à haute voix et en toute légitimité.

Fort de cette réalisation, l'auteur poursuit la réflexion sur les articulations chronologiques de la tradition Melocheville. Sur son émergence, le contraste est troublant avec la tradition céramique précédente. Un discontinuité abrupte sur laquelle on ne s'avance pas outre mesure. À l'autre bout de la fourchette chronologique, toutefois, le débat sur l'origine des Iroquoiens fournit l'occasion de prendre position. Ici encore on observe une discontinuité assez nette dans le document céramique, dont l'assouplissement suggéré ailleurs par Morin (2001) se voit critiqué. À l'instar de la sériation des dépotoirs, ici aussi des réserves sont émises sur la méthodologie d'une étude précédente sans toutefois que les conclusions soient rejetées. Ainsi cette discontinuité, Gates St-Pierre ne l'applique pas à la population et voit plutôt une filiation directe entre les gens de la tradition Melocheville et les Iroquoiens du Saint-Laurent de la région de Montréal. Parmi les cinq arguments qui sont mis de l'avant pour appuyer cette idée, le premier devient soudainement une continuité dans la production céramique. On s'étonne ici de ce qui semble être un revirement, et cet argument ainsi expédié (on s'en remet à Morin) reste malheureusement douteux en raison du traitement inverse qui précède. Aussi, le seuil de 1300 ap. J.C. malheureusement utilisé pour séparer le Sylvicole supérieur récent du début du Sylvicole supérieur est à mon avis désuet et ne reflète pas la plus grande profondeur temporelle des styles céramiques iroquoiens anciens qui émergent un siècle plus tôt, autant dans la région de Montréal que dans celle de Québec.

Un autre argument est celui de la correspondance territoriale entre les groupes de la tradition Melocheville et les Iroquoiens du Saint-Laurent de la province de Hochelaga. L'idée a une valeur considérable en ce qui a trait à la région de Montréal. Et si les différences observées le long de la vallée du Saint-Laurent peuvent peut-être effectivement

être à l'origine d'un éventuel découpage culturel au Sylvicole supérieur, je doute qu'elles se soient maintenues pendant si longtemps aux mêmes endroits. Le lien me paraît également un peu fragile entre des similarités importantes observées avec le nord-ouest du Vermont au cours du Sylvicole moyen tardif et une possible extension du territoire d'exploitation des Iroquoiens de la région de Montréal dans le nord du lac Champlain. Les recherches archéologiques récentes effectuées dans le secteur de Alburg au Vermont semblent au contraire appuyer de plus en plus l'idée que la présence iroquoienne du Saint-Laurent est plus importante qu'on ne l'avait cru jusqu'à aujourd'hui, et qu'elle résulte possiblement d'une population résidente. Cela dit, la recherche sur le Sylvicole supérieur du nord du lac Champlain en est encore à ses débuts, et de nouvelles données viendront nous éclairer davantage dans les prochaines années.

Les quelques points de détail soulevés ici n'enlèvent rien à l'importance du livre qui reste, sans l'ombre d'un doute, un ouvrage de référence pour la recherche sur la préhistoire récente du nord-est de l'Amérique du Nord. Il était essentiel que la collection du site Hector-Trudel soit analysée de façon professionnelle, puis diffusée. Cette responsabilité, Gates St-Pierre a su la rencontrer avec brio au terme d'un majestueux et méticuleux travail. Il nous offre en même temps une lecture agréable, ce qui est en soi un défi dans les sections descriptives où les tableaux et les graphiques prennent la relève. Ceux-ci sont simples et lisibles, bien qu'on aurait aimé une séparation en trois sections distinctes dans le tableau 5.8. Les figures, et surtout les planches représentant des tessons sont de bonne qualité, un aspect qui n'est pas toujours pris au sérieux dans les publications archéologiques au Québec. Les *Potières du Buisson* devraient garnir les bibliothèques de tous les préhistoriens de cette partie du continent, mais je fais le pari qu'on le retrouvera aussi souvent sur leur table de travail.

Roland Tremblay
archéologue consultant

Ouvrages cités

CLERMONT, Norman, et Claude CHAPDELAINE, 1986 : « Les fouilles de la Pointe-du-Buisson », in C. Lapointe et D. Denton, *Recherches archéologiques au Québec 1983/1984* : 223-227. Association des archéologues du Québec, Québec.

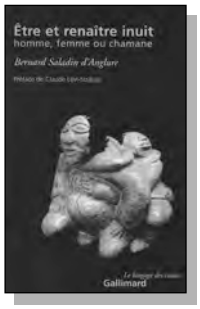
COSSETTE, Évelyne, 1995 : *Assemblages zooarchéologiques et stratégies de subsistance des groupes de chasseur-pêcheurs du site Hector-Trudel (Québec) entre 500 et 1000 de notre ère*. Thèse de doctorat, département d'anthropologie, Université de Montréal.

—, 2000 : *Prélude à l'agriculture dans le Nord-Est américain. Le site Hector-Trudel et les stratégies de subsistance entre 500 et 1000 de notre ère dans la vallée du Saint-Laurent, Québec, Canada.* BAR International Series 884, Oxford.

MARTIJN, Charles A., 1998 : « Bits and Pieces, Glimpses and Glances: A Retrospect on Prehistoric Research in Québec », in P. J. Smith et D. Mitchell (dir.), *Bringing Back the Past: Historical Perspectives on Canadian Archaeology* : 163-190. Mercury Series No. 158, Archaeological Survey of Canada, Canadian Museum of Civilization, Ottawa.

MORIN, Eugène, 2001 : « Early Late Woodland Social Interaction in the St. Lawrence River Valley ». *Archaeology of Eastern North America* 29 : 66-100.

SACKETT, James R., 1982 : « Approaches to Style in Lithic Archaeology ». *Journal of Anthropological Archaeology* 1 : 59-112.



Être et renaître inuit. Homme, femme ou chamane

Bernard Saladin d'Anglure. Éditions Gallimard, Paris, 2006, 429 p.

DANS UN LIVRE riche et fascinant, Bernard Saladin d'Anglure explore les traditions orales des Iglulingmiuts, le peuple d'Iglulik. Iglulik est un endroit particulier. L'étude de ce peuple nommé d'après une petite île entre la péninsule Melville et l'île de Baffin connaît une longue histoire ethnographique commençant par celle des officiers de la Marine britannique qui y sont demeurés durant un hiver en 1822-1823. L'explorateur américain Hall a fréquenté la région vers les années 1850 et le célèbre ethnographe danois Knud Rasmussen a visité les Iglulingmiuts en 1921-1922, consacrant une riche ethnographie à leurs traditions culturelles (Rasmussen 1929). À cette époque, le peuple d'Iglulik était toujours nomade, voyageant sur un lointain et large territoire. Rasmussen a incorporé les peuplades des régions adjacentes, les Aivilingmiuts et les Tununirmiuts, avec les Iglulingmiuts sous la même appellation générale des Eskimos igluliks. Durant la seconde moitié du XX^{e} siècle, la présente communauté d'Iglulik a pris forme. Situé sur la frontière d'influence entre le catholicisme et l'anglicanisme, Iglulik intègre les Aivilingmiuts au sud, les Iglulingmiuts depuis la région entourant l'île Iglulik ainsi que les Tununirmiuts au nord. Il y avait déjà une influence nattilik considérable au temps de Rasmussen. Aujourd'hui, Iglulik a donc une culture riche et variée possédant des racines complexes qui ont été étudiées par Bernard Saladin d'Anglure depuis son premier terrain en 1971. Son intérêt pour les traditions igluliks a stimulé une attention grandissante pour la culture et l'histoire de la région et ainsi contribué au développement d'une collection impressionnante d'entrevues, en commençant par MacDonald et Rasing vers 1985. Ces riches archives préservent les mémoires de plusieurs célèbres aînés inuits, dont Noah Piugaattuk, Rose Iqallijuq et George Kappianaq.

Dans son étude des *traditions* orales inuites, Bernard Saladin d'Anglure se base sur l'information transmise par des aînés, dont Ujarak, le fils du chamane Ava, Iqallijuq, et son fils Kupaaq, qui était un formidable conteur d'histoires. Dans cette impressionnante collection, une sélection a dû être faite parmi une grande variété d'histoires et de récits enregistrés en Iglulik. Bernard Saladin d'Anglure présente les plus importants récits cosmologiques, transmettant l'origine du peuple, des animaux, de la mort et du chamanisme. Il se concentre plus spécifiquement sur les relations entre les hommes et les femmes, les êtres humains et les animaux, en démontrant comment les codes sexuels et alimentaires sont entremêlés et constituent un complexe discours sur la reproduction de la société.

Ces récits ne sont pas facilement accessibles, mais Bernard Saladin d'Anglure a opté pour un format qui entrecoupe les textes des narrations avec ses propres commentaires. Se basant sur ses propres expériences de terrain et sur ses connaissances étendues de la littérature ethnographique, Bernard Saladin d'Anglure fournit plusieurs précieux commentaires